

Heurts et malheurs de la Thiérache terre de frontière

Extraits d'Amédée PIETTE, *Essais historiques sur la ville de Vervins*, Papillon, 1839.

Aux temps de la Guerre de Cent Ans:

- 1339

"Les troupes d'Edouard III ravagèrent toute une partie de la Thiérache et du Hainaut, et livrèrent aux flammes et au pillage la plupart des lieux qu'ils traversèrent. La Flamangrie, le Nouvion, Leschelles, Buironfosse furent de ce nombre, ainsi que les abbayes de Foigny, de Clairfontaine et de Saint-Michel qui furent en partie dévastées.

Le Sire de Fauquemont, avec cinq cents Allemands, fit des courses jusqu'à Vervins; mais n'osant rien entreprendre contre la ville, il passe outre et pénètre jusqu'à Plomion, où il égorge une partie des habitants, incendie le village et emmène tous les bestiaux dont il peut s'emparer. Sa troupe augmentée par de nouvelles bandes arrivées de la frontière, s'avança jusqu'au pied de la montagne de Laon, où elle incendia le faubourg de Vaux [...]"

- **Début XVe siècle:**

"Cependant les choses ne s'amélioraient pas en France. Le duc d'Orléans, frère du roi , avait un instant supplanté ses trois oncles; mais il succomba bientôt sous les coups des assassins soudoyés par Jean Sans-Peur, fils du duc (le Bourgogne ([1407). Dès ce moment, les maisons d'Orléans et de Bourgogne devinrent irréconciliables, et leur querelle fut, après la démence du roi, la principale cause des malheurs publics, sous ce règne.

Vervins, dans ces temps malheureux , s'était attaché à la maison du duc de Bourgogne, dont Renaud avait été le chambellan. Peut-être les habitants furent-ils entraînés dans ce parti par la haine qu'ils portaient au duc d'Orléans, depuis que ce prince s'était emparé, presque par violence, des biens d'Enguerrand VII, au détriment de Renaud de Vervins. Une grande partie du pays environnant avait suivi cet exemple, et de nombreuses bandes d'Orléanais ou d'Armagnacs le parcouraient sans cesse pour le soumettre à leur domination.

Un soir de l'année 1412, six cents Armagnacs commandés par Clugnet de Brabant, parurent tout-à-coup sous les murs de Vervins; en trop petit nombre pour essayer une attaque ouverte contre une ville munie de bonnes murailles, ils eurent recours à la ruse : un boucher qu'on avait chassé de la ville à cause de sa mauvaise conduite se réunit à eux, et après avoir donné à Clugnet tous les renseignements nécessaires, il profita de la nuit pour faire placer les troupes en embuscade tout près d'une des portes de la ville; le lendemain matin, au moment où les gardes de nuit se retiraient, où plein de sécurité on baissait les ponts sans attendre même le remplacement des sentinelles, les Armagnacs se précipitèrent dans la ville au son des trompettes et aux cris de vive le duc d'Orléans, les habitants surpris ne purent se défendre, et la ville fut pendant trois jours livrée au pillage et à la brutalité du soldat qui y commit toutes sortes d'atrocités. Pendant que tombait ainsi au pouvoir du duc d'Orléans, un autre parti ennemi, commandé par Simon de Clermont, s'emparait du château de Gercy, et livrait aux flammes l'abbaye de Thenailles.

Renaud de Coucy était alors auprès du duc de Bourgogne; il ne fut pas plutôt informé de la prise de Vervins, qu'il accourut en toute hâte, aidé de Brun des Bains, Bailly de Vermandois, et de plusieurs seigneurs des environs. Il assemble les communes des villes, attroupe les paysans, et forme une armée de quatre cents cavaliers et de huit mille hommes de pied, avec laquelle il vient investir Vervins

Les Armagnacs, sûrs de n'obtenir aucun quartier, se défendent avec toute la vigueur que peuvent leur inspirer le désespoir et la crainte de la mort ; mais [...] Renaud n'avait pas de canon; il emploie avantageusement les anciennes machines de guerre pour ébranler les murs; la brèche était devenue praticable, et on se disposait à monter à l'assaut après vingt-trois jours de siège, quand les ennemis se voyant hors d'état de tenir plus longtemps, prennent la résolution de se sauver à travers le camp des assiégeants, ils choisissent le moment où ceux-ci sont occupés à prendre leur repas de midi, ouvrent les portes et se précipitent sans ordre vers les bois voisins pour y chercher un asile; mais poursuivis l'épée dans les reins, ils succombèrent pour la plupart, et fort peu d'entre eux rejoignirent leur armée qui parcourait l'Ardenne. Renaud, maître de Vervins songea aussitôt à recouvrer Gercy, où commandait le chevalier Simon de Clermont, qui l'avait emporté d'emblée quelques jours auparavant. Il le reprit après un assaut très-meurtrier, et le Bailly de Vermandois fit décapiter sur les lieux mêmes tous les prisonniers de basse extraction; quant à Simon de Clermont, il fut conduit à Laon pour y être exécuté avec plusieurs autres officiers orléanais [...]

Après avoir réparé les dégâts occasionnés par le siège, et laissé une bonne garnison à Gercy et à Vervins, Renaud de Coucy retourna auprès du duc de Bourgogne. On négociait alors une réconciliation entre ce prince et le dauphin, afin de faire cesser les dissensions intérieures, pour résister plus facilement aux Anglais qui venaient d'envahir toute la Normandie. Mais l'assassinat de Jean Sans Peur, sur le pont de Montereau, rendit tout rapprochement impossible. Philippe Je Bon, nouveau duc de Bourgogne, crut son honneur engagé à poursuivre les meurtriers de son père. Il fit alliance avec les Anglais et leur livra les villes de Laon, et de Marie, de Neufchâtel et de Vervins (1419).

Jean de Luxembourg, fameux capitaine bourguignon qui avait aussi levé l'étendard de la révolte, se mit à parcourir le pays pour prendre les villes qui ne s'étaient pas encore soumises au joug des Anglais; il s'empare des châteaux de Franqueville, d'Hannappes, d'Oisy, de La Neuville-les-Dorengt, de Buironfosse, de Gercy et de Landouzy et les fait raser tous. Dans ce dernier château, quatre-vingts hommes, commandés par un nommé Breton, qui s'étaient défendus avec quelque vigueur, furent pendus à des arbres (1423). La seule ville de Guise tenait encore pour le roi ; Luxembourg résolut de la soumettre. Il voulait, à l'aide de quelques prétentions chimériques, s'approprier le comté de Guise, dont le propriétaire légitime était René d'Anjou. Il assiégea d'abord le fort de Wiège, que Jean de Proisy ne rendit qu'au bout de trois semaines pour aller prendre le commandement de Guise. Le siège de cette ville commença au mois d'avril 1424 et ne se termina qu'en septembre par une capitulation honorable. Proisy ne promit de rendre la place qu'au 1er mars 1425, si, dans l'intervalle, elle n'était pas secourue. Le 1er mars 1425, la ville n'ayant reçu aucun secours, fut rendue, ainsi qu'Hirson, à Jean de Luxembourg, qui devint possesseur de tout le comté de Guise et le conserva jusqu'à sa mort.

Le pays était assez tranquille depuis que le roi n'y possédait plus rien et que ses forces étaient occupées ailleurs. Mais Charles VII avait succédé à son père, et après s'être fait sacrer à Reims, il

s'était avancé jusqu'à Vailly pour reconquérir les parties de son royaume occupées par les Anglais. Les habitants de Laon, rassurés par le voisinage de l'armée royale, se soulevèrent contre les Anglais et les chassèrent de leur ville. La Ferté-Milon, Château-Thierry et Soissons suivirent bientôt cet exemple. **La ville de Vervins cependant restait toujours au pouvoir des Anglais. Pennesac, qui commandait à Laon pour le roi, essaya de la surprendre;** mais ayant échoué dans son entreprise, il se retirait vers Laon, après avoir incendié les faubourgs de Marle, quand il fut rejoint, près d'Assis-sur-Serre, par Jean de Luxembourg et le jeune comte de Saint-Pol, son neveu, qui s'étaient mis à sa poursuite. Le combat fut sanglant, et les royalistes, complètement défaits, regagnèrent Laon dans le plus grand désordre.

Luxembourg ne fit point de quartier aux prisonniers; ils furent tous pendus, au nombre de soixante-dix. Parmi eux, se trouvait, le prévôt de Laon, nommé Rousselet (1433). On raconte que Luxembourg fit étrangler quelques-uns de ces malheureux par son neveu, dont il était aussi le tuteur; et, si nous en croyons Monstrelet, ce neveu, qui fut depuis le trop fameux connétable de Saint-Fol, y *prenait grand plaisir*. Le duc de Bourgogne passa toute l'année suivante dans la Thiérache, avec une armée de deux mille hommes; il était aux environs de Vervins et se disposait à séjourner dans cette ville, quand Jean de Luxembourg l'envoya prier de revenir sur ses pas, au secours du fort de Saint-Vincent de Laon[...]

Au temps des rivalités entre François 1er et Charles Quint

- **Au XVIe siècle:**

Ce fut peu d'années après cette campagne qu'éclata, entre l'empereur Charles d'Autriche et François 1er cette rivalité, ou plutôt cette animosité qui divisa les deux souverains, passa à leurs successeurs et finit par embraser une grande partie de l'Europe.

Les impériaux qui possédaient les dix-sept provinces des Pays-Bas, profitèrent souvent de cet avantage pour inquiéter nos frontières. **En 1521**, le comte de Nassau, après avoir pénétré dans l'Ardenne et échoué devant Mézières défendu par le chevalier Bayard, se rejeta sur la Thiérache avec son armée, faisant payer, par des massacres, la honte de sa retraite à toutes les localités qu'il traversait. Arrivé sous les murs d'Aubenton, il résolut de s'en rendre maître; cette ville alors était beaucoup plus considérable en population et en étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui; les habitants, soutenus par une petite garnison, se défendirent courageusement, mais leur valeur succomba sous l'audace et la rage des assaillants: la ville fut prise d'assaut et livrée au carnage et à l'incendie; plus de deux mille habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, furent passés au fil de l'épée, et les maisons furent entièrement détruites par les flammes. Aubenton se releva de cette catastrophe, mais il ne retrouva jamais sa première importance. Après cette sanglante expédition, les ennemis se dirigèrent vers Saint-Michel et Foigny. que leurs richesses exposaient sans cesse aux ravages des bandes armées qui parcouraient le pays, ces deux monastères furent pillés ainsi qu'Étréaupont, qui était déjà un village important. Ce dernier lieu fut aussi incendié, et les flammes n'y laissèrent aucune maison intacte. Le comte de Nassau poursuivait ses ravages le long de la rivière d'Oise, quand François 1er envoya contre lui le duc de Vendôme et Jacques de Coucy qui le forcèrent à rentrer en Flandre. Ces deux seigneurs restèrent quelque temps dans la Picardie pour la protéger contre les incursions étrangères, et dès le commencement de l'année suivante, ils eurent occasion de repousser vers la Flandre une armée anglaise qui s'était avancée jusque dans le Vermandois. Leurs efforts réunis

parvinrent à ramener quelque tranquillité sur les frontières du nord ; ils quittèrent alors la contrée pour suivre en Italie François 1er à qui le duché de Milan venait d'échapper encore une fois, et qui avait résolu de le reprendre à quelque prix que ce fût. Tout le monde connaît les suites déplorables de cette campagne qui amena le désastre de Pavie et la captivité du roi (1523).

Les conditions du traité de Madrid, qui rendit François 1er au royaume, parurent aux états - généraux trop rigoureuses pour pouvoir être exécutées, et François ne voulut pas suivre l'exemple du roi Jean, qui dans une circonstance semblable, s'était cru obligé de reprendre ses fers ; il aima mieux continuer la guerre qui se ralluma aussitôt avec violence, et les provinces frontières furent de nouveau parcourues par des bandes ennemies. Ces guerres prolongées répandaient la misère dans le pays. Vervins, dont le territoire et les environs furent souvent ravagés, se ressentit plus qu'aucune autre ville de ce malheureux état de choses; la détresse des habitants fut si grande, qu'ils se trouvèrent dans l'impossibilité de payer au roi les subsides de guerre et d'acquitter les autres impôts. Robert de Coucy, frère de Jacques 1er et abbé comandataire de Foigny et de Saint-Michel, touché de leur position malheureuse, s'adressa au roi pour la faire cesser, et à force d'instances, il obtint pour Vervins des lettres patentes en date de 1527, qui affranchissaient la ville de toutes tailles, crues, équivalents, huitième et vingtième des vins, contrôle des bières et autres impositions mises ou à mettre sur ladite ville. Grâce à ces lettres de franchises qui furent souvent renouvelées et qui durèrent jusqu'en 1682, les habitants purent réparer en partie les malheurs que la guerre leur avait occasionnés.

La lassitude et l'épuisement des peuples forcèrent enfin les deux princes à entrer en accommodement; une paix, toute désavantageuse à la France, fut signée à Cambrai (1530), et ramena quelques instants de tranquillité dans l'état. François le, en profita pour remédier aux désordres qui s'y étaient introduits à la faveur des longues guerres qu'il avait eues à soutenir; et il songea à construire quelques forteresses pour protéger la Picardie, que le traité de Cambrai avait rendue extrême frontière en détachant la Flandre des domaines de la couronne. **C'est alors que La Capelle fut fortifiée**, et que de chétive bourgade, elle devint par l'importance de sa position militaire, une bonne place du côté du Nord (1533).

La paix ne pouvait être de longue durée avec l'astucieux Charles-Quint; il trouva bientôt le moyen de la rompre, et ses troupes, toujours dirigées par le comte de Nassau, pénétrèrent de nouveau dans la Picardie; elles s'emparèrent de Bohain et de Guise, et poussèrent des partis jusqu'à Saint- Michel , qui , à peine revenu du désastre de 1521, eut encore à souffrir le **pillage et l'incendie (1536)**. Six ans après, **en 1542**, cette célèbre abbaye eut encore à supporter le même malheur, ainsi que Foigny que les flammes détruisirent presque entièrement.

Pendant que les impériaux inquiétaient la Thiérache, les Anglais avaient envahi l'Artois. François 1er y envoya le duc de Vendôme et Jacques de Coucy, qui s'opposèrent à leurs conquêtes et leur enlevèrent successivement les villes d'Aires, de Bouchâteau, de Tournehem et de Lilliers (1543). Chassés de ces places, les Anglais se portèrent sur Landrecies et investirent la place dans l'intention de s'en emparer. Le roi, qui sentait toute l'importance de la conservation de cette ville, s'en approcha avec son armée et parvint, malgré l'ennemi, à y jeter quelques troupes sous les ordres de Jacques de Coucy, dont il connaissait la valeur et la prudence. il se retira ensuite, laissant la ville à la garde de Vervins, qui sut, par une belle défense, forcer les Anglais à lever le siège. Les nombreux services que Jacques de Coucy avait rendus à François le lui avaient attiré son estime et son affection; la défense

de Landrecies, qui fut considérée comme un des plus brillants faits d'armes de la campagne, augmenta la bonne opinion qu'il avait de son mérite et il l'éleva aux premières dignités. [...]

Les premières années de ce jeune seigneur (Jacques II) furent signalées à Vervins par une grande catastrophe dont la ville se ressentit bien longtemps. La guerre, un instant apaisée, s'était ranimée avec plus de vigueur entre la France et l'Espagne. Le comte de Roeux, à la tête de quarante compagnies d'infanterie et de deux mille chevaux, fit une irruption dans la Picardie; il s'empara de la ville, la livra au pillage et y mit le feu. **Vervins fut entièrement détruit par cet incendie**, qui n'épargna qu'une seule maison située vis-à-vis le vieux château, et appartenant alors à un bourgeois nommé Sébastien Renaud (1552). Marle, Ribemont, Origny-Sainte-Benoîte, Chauny, éprouvèrent à peu près le même sort. Plus de sept à huit cents villes ou villages firent dévastés dans cette barbare expédition, qui fut le fruit de la colère d'une femme. Marie, reine de Hongrie et gouvernante-générale des Pays-Bas, l'ordonna pour se venger de ce que les soldats du duc de Vendôme avaient chassonné sa bienveillance pour le plus beau seigneur de sa cour. Henri II ne voulut pas laisser impunis de pareils actes d'atrocité; il rassembla deux armées considérables, la première à Crécy-sur-Serre, la seconde à Etréaupont. Elles se répandirent de là dans le Hainaut, où elles exercèrent de vigoureuses représailles, particulièrement sur la maison de plaisance de la reine de Hongrie et sur le château de Rœux. Le roi, pour se rapprocher du théâtre de la guerre, était venu passer le mois de juin dans la ville de Laon et au château de Marchais, près de Liesse. La mauvaise saison l'empêcha de continuer la guerre; il fit rentrer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver ; mais au printemps de l'année suivante (1553), il reprit la campagne avec plus d'ordre et pins d'ensemble , et débuta par s'emparer de Metz. Charles-Quint s'avança aussitôt pour reprendre la ville avec l'armée la plus formidable qu'il eût jamais mise en campagne. Le siège dura près de trois mois; mais la courageuse défense de François de Lorraine, duc de Guise, le força à l'abandonner après avoir laissé sous les murs de la ville plus de trente mille hommes moissonnés par le fer des assiégés ou par l'intempérie de la saison. Les impériaux, furieux d'avoir échoué devant Metz, regagnèrent la Flandre en détruisant tout sur leur passage. Un de leurs corps, qui traversait la terre de Chimay, s'étant avancé pour piller jusque sous les murs d'Aubenton, fut poursuivi par le sieur de Bourdillon, gouverneur de la ville; il les atteignit près des fermes de la Hayette et les défit complètement. Les succès obtenus par le duc de Guise dans la Lorraine déterminèrent l'empereur à entrer en accommodement, et les deux puissances belligérantes conclurent, en 1556, à Vauxcelle, une trêve dont la durée fut fixée à cinq ans.

Au temps de Philippe II et des guerres de religions

Malheureusement la trêve de Vauxcelle [...]fut trop tôt rompue. Charles Quint, dégoûté du trône, avait cédé la couronne à Philippe II, son fils, qui fit bientôt une nouvelle alliance avec l'Angleterre, contre la France; et les garnisons d'Avesnes et de Chimay recommencèrent à inquiéter la Thiérache, du côté de La Capelle et d'Aubenton. Au mois de **juillet 1557**, une forte armée anglaise, rejoignit, près de Givet, l'armée espagnole, commandée par le duc Emmanuel de Savoie. **Ce prince, à la tête de ces troupes alliées, entra dans la Picardie, s'empara de La Capelle et de Vervins, qui furent de nouveau livrés aux flammes et au pillage;** il s'arrêta ensuite un instant devant Guise, fit semblant de vouloir s'en emparer, mais se rejeta tout-à-coup sur Saint-Quentin , investit la ville et gagna sous ses murs la fameuse bataille de Saint-Laurent, qui lui ouvrit tes portes de la place et mit la France à deux doigts de sa perte.

[...] Sur ces entrefaites , la frontière du Nord , qui, depuis le traité du Cateau-Cambrésis , n'avait eu rien à redouter des Espagnols , vit tout-à-coup sa sécurité troublée par une invasion ennemie, qui parut d'autant plus inquiétante, que, n'ayant pas été prévue, on n'avait pris aucune mesure pour la repousser. C'était le temps où les Pays-Bas commençaient à se soulever contre la domination espagnole. Le duc d'Anjou, frère de Henri III, qui convoitait la souveraineté de ces provinces, avait favorisé leur révolte en leur portant un secours de quelques milliers d'hommes et de chevaux. Don Juan d'Autriche, présumant que la cour de France n'était point étrangère à ces menées, voulut exercer contre elle des représailles. Il fit entrer sur le territoire français les troupes qu'il avait sur la frontière du Hainaut. **Au mois d'août 1578, elles parurent sous les murs de Vervins, et enlevèrent le fort de la Verte-Vallée.** Elles prirent successivement les châteaux de Montcornet, de Tavaux et de Pierrepont et s'avançaient vers d'autres conquêtes , lorsque la mort de don Juan , qui arriva le 1er octobre, et les troupes françaises qu'on envoya contre eux, les forcèrent de rentrer dans les Pays-Bas. [...]

Au XVIIe siècle, d'Henri IV à Louis XIV

La campagne de 1636 s'ouvrit au milieu de cette circonstance désastreuse: deux armées ennemies entrèrent à la fois dans la Thiérache ; l'une, sous les ordres du prince Thomas de Savoie; l'autre, commandée par Jean de Werth et Piccolomini. La Capelle, investi le 2 juillet, capitula le 6. Vervins n'opposa le 7 aucune résistance; le château de Surfontaine fut pris et brûlé le 9; le 12, Guise fut attaqué, mais la brillante défense du maréchal de Guébriant, força le prince Thomas à lever le siège. Les Espagnols, repoussés devant Guise quittèrent les rives de l'Oise pour gagner les bords de la Serre, où ils rencontrèrent le brave Jean de Recourt, seigneur du Sart, qui s'opposa à leur passage et les contraignit à rétrograder. L'ennemi fut plus heureux d'un autre côté : Bohain, Le Câtelet et Etreux se rendirent en peu de jours, vers la fin de juillet; Hirson, attaqué le 25 du même mois par le comte d'Issembourg, résista pendant vingt jours et ne capitula que le 15 août; Ribemont, La Ferté-sur-Péron, Villers-le-Sec et Clairefontaine furent ruinés et mis au pillage. Les progrès des Espagnols répandaient la terreur dans le pays [...]

Pour être plus à même de dévaster le pays par des courses faciles, une armée espagnole, forte de six mille hommes, était venue, dès les premiers jours de septembre, occuper le bourg et le château de Montcornet; elle y resta jusqu'au commencement de la mauvaise saison, et l'abandonna alors pour rentrer dans le Hainaut. Dès le mois de février de l'année suivante (1651), la campagne fut reprise par l'ennemi. Le 21 mars, un corps d'observation de quatre mille hommes vint prendre ses cantonnements à Rozoy-sur-Serre, et occupa ce lieu jusqu'au 12 avril. au grand dommage du pays environnant, dans le même mois de février, le commandant d'Hirson pour l'Espagne se rendit maître par surprise du château de la Lobiette, et le 1er mai, le général Rose délogea le capitaine Pétré de Saint-Michel et mit le village à contribution. L'abbaye, pour fournir son contingent fut obligée de vendre plusieurs arpents de terre qui sont encore appelées aujourd'hui *terres de Rose*.

Vervins, qui était tombé au pouvoir de l'ennemi le 6 septembre 1650, fut repris en deux jours, au mois de mai 1651, par le marquis de Castelnau. La possession de cette ville était d'une grande utilité aux Espagnols, qui pouvaient de là pousser leurs excursions jusqu'à Rethel , Reims, Laon et Soissons; ils sentirent vivement cette perte et résolurent de ressaisir une place qui était si propre à l'exécution de leurs desseins.

Le Duc de Wurtemberg à la tête de ses troupes, arriva quelques heures après en vue de Vervins; il établit son quartier-général dans le château de Fontaine, chez le vicomte de Laval, et envoya aussitôt un parlementaire pour engager les habitants à se soumettre et à recevoir une garnison de cinq cents hommes de pied et de trois cents chevaux.

Après le traité de Pyrénées (1659), la frontière s'est déplacée

M. Henri de Coigny, possesseur de Vervins, y fit sa résidence, et établit sa demeure dans le Château-Neuf, auquel il fit subir de grandes réparations pour en rendre le séjour commode et agréable le jardin fut agrandi d'une partie des terrains du rempart, et, pour se procurer la vue de la campagne que masquait une haute et épaisse muraille, il fit raser toute la partie qui longeait le jardin sur une longueur d'environ cent toises; il fit aussi démolir deux tours hautes de cinquante pieds, qui flanquaient cette muraille, ainsi qu'une autre pièce de fortification qui formaient sur le fossé une saillie de dix à douze pieds. **Bien que ces murs fussent devenus inutiles depuis que Vervins avait perdu son titre de place forte, les bourgeois ne virent pas sans peine la démolition d'une partie de l'enceinte qui les avait abrités pendant si longtemps** et qu'un vieux respect consacrait dans leurs souvenirs, Ils essayèrent de s'y opposer, et, le 23 décembre 1737, le maire et les échevins adressèrent à M. d'Angerville le , par l'intermédiaire de l'intendant de la généralité de Soissons, une requête afin de contraindre M. de Coigny à la réédification du rempart; mais M. Bignon , intendant de la généralité, leur répondit, le 26 février suivant, que Vervins n'étant plus une ville de guerre, cette affaire ne concernait pas M. d'Angerville, et qu'il fallait s'adresser à M. de Maurepas secrétaire d'état de la province, ou se pourvoir contre le seigneur en justice ordinaire. On prit le parti de s'adresser à M. de Maurepas ; mais l'affaire traîna en longueur, et les bourgeois ne purent obtenir le rétablissement du rempart; seulement M. de Coigny fut tenu de le laisser subsister à une hauteur de dix à douze pieds à l'extérieur, de manière à laisser toujours une enceinte à la ville.

Les fortifications de Vervins, malgré le soin des habitants pour leur conservation, malgré les octrois successivement établis pour subvenir à leur entretien, menaçaient chaque jour d'une ruine prochaine, et ce n'était pas sans crainte qu'on osait s'en approcher sur plusieurs points. Le 5 janvier 1741, vers les deux ou trois heures de l'après-midi par un fort dégel, accompagné d'une pluie violente, la muraille qui soutenait les terrassements du rempart parallèle à la rue de la porte à l'image, ne pouvant supporter le poids des terres détremées par les eaux, s'écroula tout-à-coup avec un fracas épouvantable, sur une longueur de plus de soixante pieds : cinq ou six maisons adossées à cette muraille disparurent entièrement sous les débris, et la plupart de celles de la rangée opposée furent fortement ébranlées.